

Des ados « ni tout à fait filles ni tout à fait garçons »

Les jeunes générations jouent davantage des identités de genre

Non-binaire, « gender fluid », agenre, trans... dans les lycées et sur les réseaux sociaux, de plus en plus de jeunes gens se définissent en dehors de la dichotomie fille-garçon majoritaire. Les professionnels, intervenants scolaires, qui côtoient les adolescents le disent : ces dernières années, ils sont bien davantage confrontés à de telles situations – qui restent très minoritaires. En février, à Albi, un lycéen qui se rendait en classe avec du fard à paupières et des chaussures à talons a ainsi défrayé la chronique. Son apparence a déplu à une mère d'élève du collège de son groupe scolaire, qui s'est ensuite plainte à l'établissement.

Le lycée a réagi en demandant à Alexis d'être « un peu moins maquillé par rapport à ce jeune public », a expliqué la principale du lycée Bellevue sur France 3. Trouvant la situation « aberrante », le jeune homme a partagé son histoire, et son visage, sur les réseaux sociaux. Quelques jours plus tard, ses camarades, filles comme garçons, ont exprimé leur solidarité en se maquillant eux aussi pour aller en cours.

Autre scène, à plusieurs milliers de kilomètres d'Albi, le 18 mai. Coiffé d'une longue perruque blonde et d'un costume blanc brillant, Bilal Hassani, candidat français à l'Eurovision, chante « *Je suis pas dans les codes, ça dérange beaucoup (...)* ce qu'on est, on ne l'a pas choisi ». Le jeune homme, qui assume à la fois son homosexualité, le port de perruques et de maquillage, a reçu un torrent d'insultes sur les réseaux sociaux depuis qu'il a accédé à une certaine notoriété.

Brouiller les pistes, se jouer des normes, au risque de choquer une société largement construite sur la division en deux catégories, femelle et mâle. Sans se connaître, ces deux jeunes gens illustrent chacun un phénomène de plus en plus visible et médiatisé, qui bouleverse les représentations traditionnelles du masculin et du fé-

minin. Davantage que leurs aînés, dont certains ont grandi dans une société où l'homosexualité était pénalement répréhensible (jusqu'en 1982), les jeunes générations revendiquent aujourd'hui une identité qui prend des formes multiples, même si cela ne va toujours pas sans douleur.

« Malaise causé par la différence »

L'adolescence, cette période où l'on cherche son identité, s'accroche bien de ce foisonnement rendu visible par l'émergence de tout un vocabulaire, venu du monde anglo-saxon, notamment repris par les associations LGBT et accessible sur les réseaux sociaux. Qu'ils se disent transgenres, non-binaires, « gender fluid », « pour les adolescents aujourd'hui, tout est possible. Ce n'est plus aussi évident qu'on est soit garçon soit fille », résume Alix Teffo-Sanchez, professeure dans le secondaire, qui a entrepris une thèse de géographie sociale sur la construction de l'identité à travers la perception du genre.

Le témoignage de Raphaël le démontre. Ce lycéen de Charente-Maritime a choisi tout récemment ce prénom. Il a aussi décidé qu'il voulait désormais qu'on le « *genre au féminin* ». La lycéenne, donc, explique se sentir « *perdue entre deux identités de genre* ». « *Je ne me sens ni garçon ni fille*, précise-t-elle. *Non-binaire, c'est encore le plus simple*. » Elle qui ne s'est jamais sentie en phase avec son « *assignation masculine* » a découvert ce terme en militant, au sein de la Coordination nationale lycéenne.

« *J'ai rencontré une autre personne non binaire, je me suis rendu compte qu'on vivait exactement la même chose*. » A savoir, explique Raphaël, « *une dysphorie. Ça veut dire le malaise causé par la différence entre le genre qu'on ressent et celui que nous renvoient les autres* ». Y remédier peut passer par le choix d'un nouveau prénom, d'un pronom sans rapport avec son sexe biologique, masculin, féminin, ou neutre (« iel », « ul »), par un travail sur son apparence, allant jus-

qu'à une transition dans le cas des transgenres.

Sacha, également au lycée, se sent « *ni tout à fait fille ni tout à fait garçon* ». « *Gender fluid* » lui paraît être le terme qui correspond le mieux à son cas. Pour l'instant, il n'en a parlé qu'à ses amis les plus proches, qui n'ont émis aucune

Ces pratiques, qui restent très minoritaires, se heurtent bien souvent à l'incompréhension ou au rejet

objection. Mais de telles pratiques, qui restent très minoritaires, se heurtent bien souvent à l'incompréhension ou au rejet.

Dans notre société, rappelle Marie Buscato, professeure de sociologie à l'université Paris-I et auteure de *Sociologies du genre*, (éd. Armand Colin, 228 p., 17,90 €), « *quand on regarde les enquêtes sur les adolescents, on se rend compte qu'on est toujours très majoritairement dans des pratiques très normées, malgré une plus grande ouverture de notre société et la conquête de droits pour les personnes LGBT. La construction de la féminité pour les filles et de la masculinité pour les garçons reste au cœur du fonctionnement social*. En dévier, c'est donc prendre le risque d'être discriminé, prévient-elle.

Pour les jeunes que nous avons rencontrés, à cet égard, le monde des adultes est vécu comme particulièrement hostile. « *La première chose que mes parents ont faite quand je leur en ai parlé, c'est de me prendre rendez-vous chez un psy* », se désole Raphaël. Le sociologue Arnaud Alessandrin, cofondateur de l'Observatoire des transidentités, ne s'en étonne guère. « *Bien souvent, les mineurs transgenres restent, encore aujourd'hui, ren-*

voyés à des consultations psychiatriques quand ils expriment leur souhait de changer de genre », constate-t-il, déplorant « *un climat scolaire souvent très dégradé*. « *Présenter sa carte de cantine, aller aux toilettes, se retrouver dans les vestiaires sont autant de violences peu prises en compte*. »

« Nouvelles normes »

Charline Debarre, animatrice au Planning familial, intervient depuis trois ans dans les établissements scolaires. Lors de ces ateliers, elle constate que « *les jeunes sont beaucoup plus sensibilisés à ces questions de genre, ils grandissent avec de nouvelles normes*. Or, « *c'est différent pour les générations plus âgées, qui se sont construites avec d'autres représentations* », pointe-t-elle. Elle plaide

pour une meilleure formation des équipes pédagogiques, bien souvent déçues face à des élèves qui revendiquent un statut différent de celui qui apparaît sur leur carte d'identité.

« *Les institutions ou les personnes qui détiennent l'autorité posent souvent problème* », confirme Antonin Le Mée. Président de la fédération LGBTI+, il a exposé en 2016, lors d'une conférence, son quotidien de « non-binaire ». Pour lui, les premières difficultés commencent souvent à l'entrée dans l'âge adulte. « *Chercher un appartement, prendre rendez-vous chez un banquier sont des épreuves quand votre apparence ne correspond pas au sexe assigné à votre naissance, confie-t-il. Cela peut conduire certains à faire des concessions, sur leur prénom, le pronom qu'ils souhaiteraient voir utiliser, leur apparence. Beaucoup adoptent des stratégies de cloisonnement entre vie privée et vie professionnelle*. » Pour Raphaël, les difficultés n'ont pas attendu ses premiers pas vers l'autonomie. Peu de temps après notre échange, elle nous a envoyé ce texto : « *Ma mère vient de me dire qu'elle ne me genrerait jamais au féminin, d'arrêter mon délire... C'est aussi ça, la transidentité*. » ■

SOLÈNE CORDIER

Il, elle ou «iel»: l'usage au «Monde»

C'est la première fois que *Le Monde* est en présence, dans ses pages, de l'expression «gender fluid». Il est probable que de plus en plus de personnes se revendiqueront de catégories échappant au clivage masculin-féminin. Cela oblige (ou non) à inventer des équivalents français

satisfaisants qui recouvrent les mêmes notions.

La question de l'emploi ou non du pronom neutre créé en français, «iel», par exemple, est du même ordre que celle qui avait donné lieu en 2017 à un débat dans nos services sur l'écriture inclusive. De même que nous avons fait le choix de ne pas utiliser le point médian, nous réserverons l'utilisation du pronom «iel» à des cas très particuliers.

LEXIQUE

Plusieurs termes donnent un aperçu de la palette des identités de genre.

CISGENRE

Personne en accord avec le genre qui lui a été assigné à la naissance, à partir de son sexe biologique.

TRANSGENRE

Personne se reconnaissant dans le genre opposé à son sexe biologique.

NON-BINAIRE

Personne qui ne se reconnaît pas dans le genre qui lui a été assigné à la naissance, mais pas entièrement dans le genre opposé. Se situe en dehors des normes du féminin et du masculin.

AGENRE

Personne qui ne se reconnaît dans aucune identité de genre. Variation de la non-binarité.

«GENDER FLUID»

Personne dont le genre varie au cours du temps.

«Homosexuelle ou transgenre, je comprends, mais agenre...»

A 16 ans, Yane ne souhaite plus être plus identifiée comme fille. Un choix que sa mère s'efforce de respecter en ne la désignant plus au féminin

TÉMOIGNAGES

A la fin de l'été précédant son entrée au lycée, Yane a fait son coming out. Née fille quatorze ans plus tôt, Yane – qui portait alors un autre prénom – a souhaité n'être plus rattachée au genre féminin.

Deux ans plus tard, «iel» (c'est le pronom neutre choisi par Yane, qui souhaite par ailleurs être accordé au masculin, y compris dans cet article) se définit comme «non binaire» et agenre. «Non binaire, dans mon cas, cela signifie que je ne me reconnais ni comme fille ni comme garçon. Mais je suis aussi, actuellement, dans une parenthèse agenre, donc sans genre du tout», explique Yane. «Homosexuelle ou transgenre, je com-

prends, mais agenre... J'ai un peu de mal à le concevoir. C'est ma limite de femme hétérosexuelle cisgenre!», commente avec humour sa mère, Emma (son prénom a été modifié à sa demande), qui a appris à manier cette terminologie. A 43 ans, cette professeure des écoles «résolument féministe», accompagne comme elle peut le souhait de son enfant.

«Je l'appelle mon A», dit-elle affectueusement. Bien qu'elle s'efforce de respecter sa volonté, il lui arrive encore de dire «ma fille» en parlant de Yane, et de la désigner au féminin. «Mais je fais très attention quand on est avec d'autres personnes à la genrer comme elle le souhaite, parce que ça compte beaucoup pour iel», assure-t-elle dans un savant mélange.

Cheveux coupés courts entourant un visage encore poupin, Yane raconte son histoire avec une sincérité désarmante. Depuis toujours, «je me sentais très différent des autres, je n'arrivais pas à me mettre dans une case». Pendant l'enfance, le regard des autres est parfois violent. Trop gros, pas assez fille, «bizarre». «En 3^e, je faisais tout pour me comporter en "vraie fille", m'intéresser aux mêmes choses que les autres, c'était assez épuisant. J'avais cette idée que, si les gens voyaient ce que j'étais réellement, ils ne m'aimeraient pas. J'avais été beaucoup rejeté avant, je ne voulais plus sortir du lot», dit Yane, aujourd'hui en 1^{re} littéraire dans un lycée de la région parisienne. «Iel a eu des périodes très difficiles, notamment

trouvé la bonne solution, j'ai quasiment pleuré!»

«Apparence plus androgyne»

Sans s'être concertés, les deux citent une étape importante dans l'acceptation de l'identité de genre de Yane: l'achat de son premier «binder», une brassière qui comprime les seins. «Dans son cheminement pour faire la paix avec son corps, iel a décidé de porter cet accessoire. J'en ai commandé un sur Internet, en prenant garde à choisir un modèle qui n'abîme pas sa poitrine», se souvient Emma. Avec une joie enfantine, Yane se rappelle: «J'étais tellement heureux d'avoir

trouvé la bonne solution, j'ai quasiment pleuré!»

C'est peu de temps après, initié par un camarade à l'existence de la palette des genres qui existent, en dehors des seuls masculin et féminin, que Yane a commencé à «envisager la possibilité d'être d'un genre différent». En s'informant sur les réseaux sociaux, Yane découvre l'existence du Mouvement d'affirmation des jeunes gais, lesbiennes, bi & trans (MAG), une association parisienne, et se met à la fréquenter.

«Ça m'a permis de me sentir moins seul, et maintenant, je suis fier de qui je suis. J'ai changé de style, adopté une apparence plus androgyne», explique Yane en présentant la cravate rouge qui orne sa chemise aux carreaux noir et blanc. Même si ses camarades de lycée ont accepté sans faire d'histoire son souhait de changer de prénom et de prénom, le regard des autres, en particulier des adultes, pèse encore souvent au quotidien.

«J'espère qu'un jour il y aura une case "neutre" à côté du masculin et du féminin. En attendant, dès que je trouve des toilettes mixtes je suis aux anges», plaisante Yane. Sa maman «forcément inquiète», s'interroge: «Yane est adolescent. Je ne dirais pas que c'est une phase, mais je ne sais pas si iel restera non-binaire adulte. Je veux lui dire que toutes les options sont possibles, et qu'iel sera accepté, quel que soit son choix.» ■

S. CR